



**JACUZI EST UNE ÉDITION
PÉRIODIQUE D'ENTRETIENS
DE LA COOPÉRATIVE DE
RECHERCHE DE L'ÉSACM**

JANVIER 2019



1. EpoKä est une revue séquentielle du groupe de recherche *Figures de Transition*.

2. *Figures de transition* est un groupe de recherche de la Coopérative de recherche de l'ÉSACM.
www.esacm.fr/programme/figures-de-transition/

Le 19 décembre 2019, Moussa Petit Sergent était présent dans le Grand Atelier de l'ÉSACM pour partager un extrait de son dernier spectacle et pour « clasher » un des textes de la revue *Epokä*¹, revue portée par le groupe de recherche *Figures de Transition*² de la Coopérative de recherche de l'ÉSACM, dont c'était ce même soir la sortie du numéro zéro.

Moussa Petit Sergent est un artiste-comédien burkinabé révélé au public en 2006 par le feuilleton « Petit Sergent ». Il s'est rapidement imposé comme un redoutable humoriste alliant histoires drôles, vanes, parodies, danses et musiques. Meilleur humoriste émergent en 2011 lors des « Ouistiti d'or », il est le grand vainqueur du Grand Prix National de l'Humour en 2015, organisé par le ministère de la culture. En 2017, il gagne le prix du meilleur humoriste africain à RFI Talents. Il participe chaque année à l'émission ivoirienne très populaire « Le parlement du rire » où il a remporté le 1^{er} prix à deux reprises. Il a également fait partie du « marrakech du rire » en 2017. Il est auteur de deux one-man-shows qu'il a joué dans plusieurs pays d'Afrique Francophone et en France.

Il a créé en 2018 le CAR, une salle de comédie-club dans un quartier populaire de Ouagadougou au Burkina Faso qui accueille une programmation hebdomadaire de one-man-shows et stand-up. Il vient de lancer la première édition du festival du rire de Ouagadougou en novembre 2019. Il anime également plusieurs chroniques à la radio et TV nationale.

Profitant de son passage, Camille Varenne et Philippe Eydieu l'ont interrogé sur son rapport à l'humour qu'il qualifie volontiers « d'outil de reconstruction massive ».

Camille On aimerait bien te questionner sur ton parcours. Comment tu considères l'humour et le rôle que tu peux avoir en tant qu'humoriste ?
Quand on entend parler de stand-up ou de one-man-show, on se dit toujours que c'est quelque chose qui vient des États-Unis ou d'Angleterre, mais comment c'est arrivé au Burkina Faso ? Et comment toi, tu t'es emparé de ça ? Est-ce qu'il y a eu plusieurs générations avant ? Et est-ce que ça faisait écho à des pratiques de comédiens ou d'humoristes traditionnels ? Est-ce qu'il y avait des choses qui ressemblaient déjà à ces formats-là ?

Moussa Dans le contexte dans lequel nous sommes au Burkina Faso, j'ai remarqué que les jeunes se lancent là-dedans sans même se poser la question. Sans savoir quelle est la différence entre le one-man-show et le stand-up. Donc, on le fait de manière naturelle. Mais c'est vrai que c'est purement inspiré de la culture américaine. Mais moi, je pense que nous avons plutôt calqué ce que nous voyons de la France. Parce que culturellement, les artistes français ont beaucoup d'influence sur les artistes africains, surtout en humour. L'humour au Burkina, c'est un art nouveau. En tout cas, dans la manière dont il est pratiqué au Burkina. Et c'est un art en pleine révolution en ce moment au Burkina Faso où des humoristes émergent. Il y a une vraie émergence sur la scène humoristique. Il y a beaucoup de plateaux humoristiques, ce qui n'était vraiment pas le cas il y a cinq ou dix ans. Par exemple, au Burkina, il y a un seul monsieur du nom de Serge Henry qui, dans les années 1998-1999, faisait du stand-up. Il faisait du stand-up, mais ce n'était pas du tout connu, et il a vite abandonné, parce que les gens n'étaient pas du tout familiers et réceptifs à cette forme. C'était plutôt des contes humoristiques, comme les conteurs qui étaient considérés comme des humoristes. Donc, ce sont plutôt les conteurs qui faisaient rire, en racontant des histoires drôles. Mais Serge Henry a été le premier, en tout cas à ma connaissance au Burkina, à se lancer dans le stand-up pur et dur. Mais il n'a pas eu l'adhésion du public et il a vite arrêté.
C'est plutôt dans les années 2003-2004 que des humoristes ont commencé vraiment à émerger. Et moi-même, je me rappelle que quand je me suis lancé beaucoup plus tard vers 2008-2009, je regardais beaucoup les humoristes français sur internet. Je me suis beaucoup inspiré d'un humoriste comme Gad Elmaleh, et aussi le Jamel Comedy-Club. Donc, j'ai fait comme les français dans le stand-up. C'est plus tard que j'ai appris qu'ils étaient allés chercher ça aux États-Unis. Donc voilà, c'est un peu dans ce contexte que l'humour s'inscrit au Burkina Faso aujourd'hui. Mais c'est vrai que le pont entre stand-up et one-man-show reste vraiment à définir au Burkina. Parce que même des spectacles considérés comme stand-up, quand tu vois les affiches, il est écrit « un spectacle de one-man-show ». Personne n'écrit « stand-up » au Burkina. Ce sont des gens qui se racontent, qui se foutent d'eux-mêmes, qui essaient de parler d'eux-mêmes pour faire rire. Donc, ça s'inscrit plutôt dans le registre du stand-up. On confond tout, et on appelle tout « one-man-show ».
Mais, je sais que dans la culture burkinabé, il y a eu des gens qu'on aurait pu qualifier d'humoristes, mais c'est un art qui a disparu et ça, c'est vraiment dans la tradition.

Dans la tradition, il y a des ethnies et dans la société, chaque ethnie a son rôle. Donc, tu as les forgerons qui sont de la forge. Tu as les griots qui sont un peu liés à la famille royale, ils chantent les louanges, ils racontent aussi les histoires. Mais, il y avait une autre famille aussi dans la tradition... Je ne connais pas le nom en français... Aujourd'hui, on va les appeler des « comédiens ». Dans la tradition et dans notre langue, le mooré, on les appelait des « Koussas ». Les Koussas sont des gens qui, dans la société, faisaient rire. Ils faisaient rire. Ils racontaient des histoires drôles mais différemment des conteurs. Cette pratique a disparu. Je ne sais pas à quel moment. En tout cas, je sais qu'elle a existé, et aujourd'hui, si je peux donner une définition de ce que ces gens faisaient, c'est pratiquement de l'humour. Parce qu'ils faisaient rire avec les histoires de la société, avec ce que les gens vivaient.
Mais bon, ça fait partie des choses qu'à un moment donné, nous avons perdu avec l'occidentalisation.

Camille Et juste pour comprendre la distinction entre conteur et coursé, c'est ça ?

Moussa Koussa, Koussa.

Camille Coursa.

Moussa Koussa, Koussa.

Camille Heu... Ça se situe où, en fait ?

Moussa Quand le conteur fait un conte, il part de la mythologie. Souvent, il va utiliser des animaux, et il y a toujours une morale derrière.
Le but premier d'un conte n'est pas de susciter le rire chez l'interlocuteur. Le conte a un autre objectif. Mais l'objectif du Koussa, quand il arrive, c'est de te faire rire. Qu'il y ait une morale ou pas, son objectif, c'est de t'arracher le rire. Donc, je pense que c'est là que se situe un peu la différence. Même si ce que dit le Koussa peut avoir une morale, il s'inspire aussi des faits de société. Mais voilà, je pense que la différence est assez nette, à partir du moment où les deux s'expriment.

Camille Donc, toi, tu as d'abord été connu dans la série TV, *Petit Sergent*.

Moussa Exactement.

Camille C'est Adama Rumba qui l'a réalisé.

Moussa Adama Rumba, oui.

Camille Et après, tu t'es lancé dans l'humour. Il me semble que tu as aussi fait de la danse, du théâtre. Tu as eu toutes ces étapes de formation.

Moussa Oui.

Camille Tu as d'abord été reconnu au Burkina. Puis, petit à petit, tu as acquis une reconnaissance internationale, et tu t'es retrouvé à jouer en Europe.

Moussa Mmh, mmh.

Camille Comment ça s'est fait ce mouvement-là ? Est-ce que tu as d'abord été reconnu à l'international avant d'être reconnu dans ton pays ? Est-ce qu'il y a eu aussi ce processus-là ? Et, qu'est-ce que ça apporte quand tu joues un spectacle pour un public burkinabé ou quand tu t'adresses à un public parisien ?

Moussa Il faut dire que moi, à la base, je suis comédien. C'est par le théâtre que je suis arrivé au cinéma, parce que j'ai été approché par un réalisateur pour un rôle dans son film *Petit Sergent*. Donc, j'ai incarné le rôle principal dans ce film, et à sa sortie, les gens ont commencé à m'appeler « Petit Sergent ». Ils ont commencé par m'appeler par le nom du film, et j'ai gardé le nom « Petit Sergent ». Parce que c'est un nom qui était déjà connu et parce que le film a eu un succès en Afrique francophone. Donc, c'est pour cela que j'ai gardé le nom en rajoutant simplement « Moussa », pour faire « Moussa Petit Sergent ». Ça me servait aussi beaucoup parce que, en tant qu'humoriste dans cette nouvelle carrière, pour la promo, la communication, c'était quelque chose que je pouvais utiliser. Donc, j'ai utilisé cet outil-là pour me faciliter un peu les choses. Parce que le problème que nous avons, les humoristes dans un pays comme le Burkina, c'est que la plupart des écritures, la plupart des interventions de nos humoristes sont basées sur le vécu des burkinabés. Donc, il y a beaucoup de codes, que quelqu'un qui ne vit pas au Burkina ne peut pas comprendre. Il faut être burkinabé, ou il faut vivre en tout cas nos réalités pour pouvoir rire des vanes que ces humoristes racontent.
Avant de me lancer vraiment, je me suis dit qu'il fallait que je me démarque un peu, et que j'écrive des choses assez universelles pour pouvoir jouer, non seulement chez moi, mais aussi ailleurs. Parce que l'intérêt pour un artiste, c'est ça. Ce n'est pas de jouer que devant ta communauté, mais de pouvoir faire voyager ton art.
J'ai donc essayé d'avoir, dès le départ, une écriture universelle qui pouvait parler aux burkinabés, aux togolés... En tout cas, dans la zone francophone. Effectivement, très vite, j'ai commencé à aller jouer dans les autres pays, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, à Niamey au Mali, ou à Lomé au Togo....
J'ai fait tous ces pays et je continue de les faire d'ailleurs. Ce n'est que récemment que j'ai commencé à jouer en France, il y a un an. Au début, quand j'ai commencé à jouer en France, j'ai vraiment vu le décalage entre cette écriture africaine et cette écriture européenne. Quand je racontais des blagues en France, j'ai vu que les gens ne riaient pas au même moment. J'ai fait un gros travail pour que ça passe

en Afrique et en Europe, parce que le spectacle que j'ai créé était un spectacle que je devais jouer en France et en Afrique. Donc, il y avait ce défi-là, d'écrire quelque chose d'universel qui parle aux deux cultures. On sait que le rire est environnemental. On rit de ce qui nous parle, de ce qui nous concerne, de nos vécus. Mais les gens en Europe et en Afrique n'ont pas le même vécu. Ce n'est pas le même environnement, il n'y a pas la même perception des choses, donc il fallait trouver le juste milieu pour mettre tout le monde d'accord.

Ensuite, il a fallu que je fasse un autre travail de polissage pour pouvoir avoir tout le monde en même temps, sentir les rires en même temps, et ça, c'est vraiment un gros travail que tu fais au jour le jour sur chaque thématique que tu abordes. Tu essayes de trouver le juste milieu pour intéresser et faire rire tout le monde à la fois. Ce n'est pas quelque chose d'automatique. C'est quelque chose qui se travaille et chaque texte a besoin de ce travail-là. Parfois, en Afrique, je joue dans des Instituts Français où je parle à deux types de public, ceux du pays et aussi aux blancs qui sont là. Parmi les blancs, il y en a qui vivent en Afrique, mais il y en a aussi qui viennent de débarquer et qui n'ont pas forcément les codes. Il faut donc toujours trouver le juste milieu pour mettre tout le monde d'accord, pour que tout le monde se sente bien. Et ça, c'est un travail de tous les jours.

Philippe Je crois savoir que tu parles de l'humour aussi comme « une arme de reconstruction massive ».

Moussa Exactement, oui.

Philippe Est-ce que tu pourrais un peu définir ça ? Ce qui nous amènerait aussi à évoquer « la parenté à plaisanterie » ?

Moussa Oui, je considère vraiment que l'humour est « une arme de reconstruction massive », surtout dans notre contexte à nous, au Burkina Faso. C'est un outil d'éducation populaire parce qu'aujourd'hui, au Burkina par exemple, les artistes les plus suivis et écoutés sont les humoristes. Notre point de vue compte beaucoup. Nous, les humoristes, on se sert beaucoup de l'actualité pour véhiculer des messages, donc je pense que nous avons un impact important au sein de la société, de nos populations. Je prendrai comme exemple, ce qui s'est passé en Côte-d'Ivoire en 2010, quand il y a eu le problème après les élections et la crise post-électorale. Une guerre a éclaté en Côte-d'Ivoire, et juste après ça - ce qui a permis aux ivoiriens de reprendre goût à la vie - parler de politique dans la rue en Côte-d'Ivoire était devenu un sujet tabou. Les premières personnes à avoir mis des mots sur le problème, à avoir dédramatisé la situation, ce sont les humoristes.

Ce sont les humoristes qui ont été les premiers à faire ça. La chance qu'ils ont eu, c'est qu'en 2010 en Côte-d'Ivoire, il n'y avait qu'une seule chaîne de télévision. C'était la télévision nationale, donc il n'y avait pas de concurrence, tout le monde suivait la télévision nationale. Et, comme il y avait une véritable politique derrière, pour accompagner la culture et les humoristes, la télévision nationale a créé un espace où il n'y avait que des humoristes qui intervenaient. Il n'y avait donc que des spectacles d'humour, des sketches, et tout était centré sur l'actualité politique du pays du moment. À travers l'humour, ils sont donc arrivés à désamorcer plein de situations et à s'affranchir de certains blocages qu'ils avaient. Ils ont parlé politique depuis le rire. Et, ça a permis aux uns et aux autres de redéfinir beaucoup de choses, de se repositionner et de comprendre qu'ils devaient rester en mouvement. Ça, c'est la force de l'humour. Avec ce que les ivoiriens avaient traversé, l'humour a été un point d'honneur, qui a pu aider les gens à se reconstruire, à rebondir.

Chez nous aussi, au Burkina Faso, il y a eu des situations similaires, notamment avec le départ de Blaise Compaoré. Il y avait deux partis politiques farouchement opposés. C'était un peu la guerre de tous les côtés, et nous, les humoristes, on s'est vraiment amusé avec ça, et on a vu que ça passait. Ça passait parce que certains politiques ne pouvaient même pas se rendre à la télévision pour parler de la situation, parce que c'était vraiment chaud. Mais nous, les humoristes, on avait tous les plateaux TV, on imitait même certains politiques. Donc, ça a permis aussi de calmer les choses à notre niveau. Et, c'est en ce sens que l'humour permet de reconstruire, de panser des plaies. Mais il faut que ce soit bien fait, pour ne pas froisser. Car, ça peut-être aussi un couteau à double tranchant. Il faut que l'humoriste ait une idée claire du message qu'il veut faire passer. Parce que s'il n'est pas compris, ça peut créer une autre bombe, et ça, ce n'est pas intéressant.



SEMAINES
SPECTACLES

AVEC LE PRIX RFI TALENT DU RIRE 2016

**MOUSSA
PETIT SERGENT**

100%
HUMOUR



*Moussa
Petit Sergent*

AU

**MARRAKECH
DU RIRE**

PALAIS BADI
(MAROC)

LE 29 JUIN
🕒 20H

ONE MAN SHOW

MOUSSA PETIT SERGENT

RFI PRIX TALENT

04

compiètement
décalé

MISE EN SCENE: HYPOLITE KANGA

- Philippe** Oui, bien sûr. Donc, ça t'oblige aussi méthodologiquement à être très au fait de l'actualité, ou des actualités, de bien les décortiquer pour aller puiser là-dedans une mécanique du rire.
- Moussa** Ça, c'est un travail qui s'impose à tout humoriste, je crois, s'inspirer de l'actualité. Parce que de toute façon, quand le public vient te voir, il espère aussi... Parce que l'actualité touche tout le monde, le quotidien des gens, et si quelqu'un peut en parler sous un autre angle, pour faire rire de l'actualité, pour faire rire de nous, je pense qu'on attend toujours ça, de voir ce qui va se dire ?
Moi, je sais que, quand je joue au Burkina, les gens qui viennent se disent : « ok, quelles sont les actualités chaudes du moment ? », et souvent, on me dit : « Ah! il faudrait que tu sortes un truc, parce qu'il y a ça et ça qui se passe ». Donc, les gens savent qu'on va parler de cette actualité, mais autrement. Et pour moi, en tant qu'humoriste en tout cas, je sais que c'est un travail qui s'impose. Il faut toujours parler de l'actualité, des sujets encore « chauds ». Pour nous, c'est facile de capter les gens à travers l'actualité, et après, tu les emmènes vers autre chose.
- Philippe** Est-ce que tu peux nous parler de la « parenté à plaisanterie » ?
- Moussa** Il faut dire que la « parenté à plaisanterie » est un outil de désamorçage de conflit qui a été pensé dans une certaine tradition. Ce n'est pas propre au Burkina Faso, mais elle est très développée. C'est un outil qui permet de désamorcer des conflits inter-ethnies, inter-villages. Pour vous donner un exemple concret, chez nous, tu as les Peuls qui sont des éleveurs nomades, et tu as les Bobos qui sont cultivateurs. Quand les troupeaux des Peuls arrivent dans les champs des Bobos, ils saccagent tout, et les Bobos sont remontés contre les Peuls. Il y a eu des situations où les Bobos sont allés tuer les animaux des Peuls parce qu'ils sont venus sur leurs plantations. Il y a toujours eu des conflits internes pour telle ou telle raison.
Et la « parenté à plaisanterie », c'est l'arme qui permet toujours de désamorcer un peu les conflits qu'il y a entre les uns et les autres, les conflits entre ethnies. L'ethnie qui veut arranger les choses va chercher l'ethnie qui est « parentée à plaisanterie », celle avec laquelle elle est en conflit. Et c'est la personne visée au sein de l'ethnie qui pourra venir demander pardon. À ce moment là, le statut de la « parenté à plaisanterie » devient une sorte d'arbitre. C'est à travers ça que l'on peut asseoir deux communautés qui ne se parlent pas. Ils vont pouvoir discuter et régler leur conflit. Donc c'est une arme intéressante.
Aujourd'hui, les humoristes, nous utilisons beaucoup la « parenté à plaisanterie » dans nos sketches. Parce qu'il se passe souvent des situations qu'on nomme difficilement sur scène. En matière de politique, il se passe souvent des choses, mais on ne veut pas nommer des personnes, donc on va illustrer ça par la « parenté à plaisanterie ».
Moi, par exemple, je sais que je me moque beaucoup des Samos, et aussi d'une autre ethnie avec laquelle je suis « parenté à plaisanterie ». Par exemple, quand je veux parler des tares de la société, du comportement en inéquation des gens avec le vivre ensemble, j'utilise le Samo pour symboliser cet être-là qui fait des choses pas du tout intéressantes dans la société. Je passe par le Samo pour livrer un message, pour interpeler. Mais forcément, tout le monde sais que ce n'est pas le Samo qui est responsable de ça, pas du tout. Mais je peux tout mettre sur le dos du Samo. Et ça me permet de ne pas avoir de problème directement avec quelqu'un.
(rire)
C'est donc un outil que nous utilisons, en tout cas, en humour. Et, je sais qu'il y a même eu des humoristes qui, dans leurs propos, ont eu des ratés, et qui ont eu la chance de devenir Samo.
(rire)
Et, comme ils ont eu la chance d'être Samo, les gens ont pu se dire : « C'est un Samo! Ils sont bêtes les Samos de toute façon ».
(rire)
- Camille** Parce que les Samos sont « parentés à plaisanterie » avec les Mossis qui est l'ethnie majoritaire du Burkina Faso.
- Moussa** Oui, quand tu es Samo, tu as le droit de déconner au Burkina. Tu as une couverture dans tous les cas. C'est quelque chose qui va toujours t'aider à te sortir des pires situations. Tu peux dire : « Oui, vous savez moi je suis Samo, donc c'est normal que je réagisse comme ça ! Je fais tout le temps des erreurs... ». Je pense que la « parenté à plaisanterie » est une arme assez intéressante au Burkina Faso. Il y a même

un festival d'humour dédié à la « parenté à plaisanterie » où on invite les humoristes à écrire des vanes à partir de ce système. Ce festival rencontre un grand succès.

Camille

C'est vrai que la « parenté à plaisanterie » propose un répertoire de blagues et de clashes qui sont connus de toute la population. Cela permet de désamorcer des tensions hiérarchiques ou communautaires et les gens l'utilisent au quotidien.

Moussa

Oui. Par exemple, on traite les Bissas de mangeurs d'arachides. Et, effectivement, ce sont des gros mangeurs d'arachides. Les Samos disent que ce sont des buveurs. Et moi, j'ai l'habitude de dire que le cerveau d'un jeune samo qui jouit de toutes ses facultés ne dépasse pas un giga. Effectivement, quand tu regardes ces gars-là, tu constates que leurs cerveaux ne dépassent pas un giga !
(rire).

Les Mossis, c'est nous. On dit que notre point faible, ce sont les femmes. On dit que les Bobos sont des soulards et les Gourounsis sont des mangeurs de chiens. En Afrique, si tu peux manger un chien, c'est que tu peux manger un vigile. On utilise ces vanes pour désamorcer les relations inter-ethniques. On s'amuse avec les stéréotypes de chaque ethnie. Mais on clache et on insulte toujours avec bienveillance. On ne s'attaque jamais aux mères, aux pères, à des sujets intimes... Quand on s'insulte, c'est de manière frontale et dans la bonne humeur. Même si les insultes sont difficiles, tu n'as pas le droit de t'énerver. Si tu t'énerves, tu auras des problèmes avec les gens. Tu peux répondre, tu peux clasher, tu peux essayer d'aller plus loin que ton adversaire, mais tu ne peux jamais t'énerver dans un contexte de « parenté à plaisanterie ».

Camille

Avec la « parenté à plaisanterie », tu ne peux pas être susceptible. Cette explication m'amène à te poser une autre question. Dans le contexte français, et notamment dans le milieu artistique, se pose beaucoup la question du décolonialisme : décoloniser nos imaginaires, décoloniser nos regards et nos attitudes. C'est une manière de prendre en charge notre héritage colonial peu connu et mal transmis. Cette problématique s'impose aux artistes et d'autant plus dans le cas d'artistes qui se déplacent en Afrique. Ils doivent mesurer l'impact de cet héritage et trouver des moyens de faire avec. Dans cette démarche, peut surgir un sentiment de culpabilité et d'empêchement. Cela peut générer une certaine susceptibilité avec des réactions défensives et tout un argumentaire de justification à la moindre remise en question. Par cette attitude, ces artistes n'entendent pas les critiques qui peuvent leur être faites sur leur méthodologie et bloquent le dialogue. En refusant d'admettre les privilèges induits par leur situation en tant que blanc dans un système colonial, ils maintiennent le déni du racisme sur lequel repose encore nos sociétés. Cette susceptibilité est un réel écueil.

Parfois, j'aime imaginer qu'on puisse s'inspirer du système de « parenté à plaisanterie » pour ce genre de contexte. L'humour pourrait-il être un moyen de surmonter le traumatisme colonial, d'en parler différemment ?

Moussa

Mon point de vue est assez clair sur la décolonisation des mentalités. Je remarque souvent un malaise qui s'installe autour de cette question. Pour ma part, en tant qu'artiste aujourd'hui, j'estime qu'aucun français ne m'a colonisé. Quand je suis en face d'un français, je ne vois pas un colonisateur. Je vois un humain. C'est vrai que la France et le Burkina Faso sont liés par une histoire coloniale dont on connaît la violence. Toutefois, c'est un passé que nous acceptons, car il fait partie de notre histoire et on ne peut pas le renier. Mais ceux qui ont vécu cette époque ne sont plus là. Aujourd'hui, nous sommes une nouvelle génération de français et d'africains. À chacun la responsabilité de savoir se positionner, de reconnaître et accepter ce qui s'est passé pour ensuite réfléchir comment travailler ensemble, comment évoluer ensemble, comment rêver ensemble.

Je ne m'inscris pas dans une logique accusatrice pleine de rancœur. Être une génération consciente c'est admettre son passé et écrire le futur.

Demain, nous devons aussi rendre des comptes à nos enfants. Notre responsabilité est de façonner un monde ensemble, pas d'avancer les uns contre les autres ou les uns après les autres. On doit faire le bilan, savoir d'où on vient et où on est, pour imaginer la suite.

Dans mon travail d'humoriste, ce propos est clair et affirmé, quand je réponds à mes frères africains qui sont anti-impérialistes purs et durs, et pensent que la colonisation continue sur d'autres formes, j'admets que c'est une réalité. Mais je préfère m'interroger sur notre responsabilité en tant qu'africains dans le maintien de ce système colonial. Essayons de gérer les choses à notre échelle avant d'accuser

les autres. S'il y a un corrupteur c'est qu'il y a un corrompu. Il faut voir la situation en face et changer notre propre manière de fonctionner, et le reste suivra. Si nous sommes intègres avec nous-même alors nous pouvons participer à la marche mondiale de façon constructive. L'Histoire coloniale est derrière moi, je veux avancer pour écrire ma partie de l'Histoire.

Philippe

Par rapport à ça, il me semble que tu as un geste de réappropriation dans ton travail d'humoriste. Je crois savoir que tu as utilisé la figure du Général De Gaulle dans une de tes créations pour l'intégrer à la mécanique de ton humour. C'est une manière de travailler à ces endroits de décolonialisme de manière consciente ?

Moussa

Oui, tu évoques le spectacle *Les archives parlent*. On est parti d'un manuel écrit conjointement par les archivistes du département de l'Aude et du Burkina Faso. Ces écrits reviennent sur le système de chefferie traditionnelle au Burkina Faso durant la période coloniale depuis la pénétration des armées françaises jusqu'aux indépendances. Ils relatent les mouvements de résistances au Burkina Faso. C'est donc cent ans d'Histoire que nous abordons sous un autre angle, celui de la théâtralité, de l'humour. Le sujet est tellement grave que la difficulté était de ne pas trahir l'Histoire, tout en essayant de rire avec. On a eu recours à des éléments clownesques. On a du réfléchir à comment rendre vivant un travail d'archivistes blindés de dates, respecter la chronologie, mais en rendant tout ça léger. On a raconté l'Histoire autrement. On a nous-même redécouvert notre propre Histoire. Ce spectacle a été très bien accueilli au Burkina Faso. On a programmé une tournée nationale et une deuxième se prépare.

Ce qui est paradoxal dans cette affaire, c'est qu'à l'école, on ne nous enseigne pas l'Histoire coloniale. Les manuels scolaires que nous utilisons encore aujourd'hui ont été édités en France. Comme on dit souvent, l'Histoire ne peut pas être racontée de la même manière par le chasseur et par le lion. Notre Histoire nous a été racontée par le chasseur. On doit se réapproprier notre Histoire et la raconter depuis notre point de vue.

Le projet *Les Archives parlent* m'a permis aussi de découvrir qu'au Burkina, il y a eu des résistants à l'invasion coloniale. On ne nous a pas du tout parler d'eux à l'école. Pourtant, ces gens ont lutté au prix de leur vie, pour notre liberté. Ils ne sont même pas mentionnés dans nos livres d'Histoire. Dans le spectacle, par exemple, on rejoue le débat qui a eu lieu à l'Assemblée Nationale française entre Jules Ferry et Georges Clémenceau à propos des colonies. Jules Ferry était pour la colonisation et Clémenceau était contre.

Dans le spectacle, leur discours est rejoué par des rappeurs. Le débat des deux députés devient un clash musical.

Philippe

Vous avez joué le spectacle en France ?

Moussa

Non, pas encore. On a fait une tournée dans les universités du Burkina Faso.

Philippe

C'est prévu ?

Moussa

Oui, normalement, on vient en France pour la fin d'année 2020.

Philippe

Ok, super ! Camille, tu as d'autres questions ?

Camille

J'aimerais bien finir sur une histoire de résistance. Peux-tu nous raconter l'histoire d'un résistant burkinabè ?

Moussa

Oui, je peux te raconter la résistance sanglante qui a eu lieu à Koudougou. C'est l'histoire du résistant Mama. Lors de la pénétration coloniale, il a été capturé et envoyé à Dakar pour travailler à la construction de la voie ferrée. Les travailleurs forcés venaient de toute l'Afrique. Cette mixité rendait la communication difficile car ils n'avaient pas de langue commune. Mama hurlait à travers la foule en espérant rencontrer quelqu'un qui parlerait mooré. Un jour, un autre déporté du Burkina lui a répondu. Son nom était Rubenga.

Ils venaient tous les deux de Koudougou. Ils se sont associés pour organiser leur fuite de Dakar. Un long périple leur a permis de rejoindre leur village natal où les colons s'étaient déjà installés. Cachés en brousse, ils ont recruté d'autres jeunes pour monter une armée. Le roi de Koudougou, Naaba Liguïdi,

s'était associé aux colonisateurs. Il percevait les impôts pour l'administration coloniale dont il était devenu un fonctionnaire. Il fallait démonter ce système. Mama et Rubenga ont lutté pour délivrer Koudougou du joug de ce roi tyran. Leur première offensive fut un échec, et ils perdirent beaucoup d'hommes. Ils prirent refuge dans la forêt pour se réorganiser. Lors de leur deuxième offensive, Mama fut capturé. Les colons l'emprisonnèrent et il fut pendu le 14 juillet, jour de la fête nationale française.

Cette histoire est tragique. Son assassinat fut d'une grande violence. On le força à boire ses excréments devant la foule avant de le pendre. En tant qu'artiste ce fut un défi d'aborder cet événement, car on ne peut pas rire de ça. Comment ne pas se révolter et garder son sang-froid en entendant cette exaction ? Comment continuer ? Comment ne pas recréer du conflit ?

Notre public est métissé de blancs et de noirs. Il ne faut pas que les gens s'entretuent à la fin du spectacle. Mais nous ne pouvons pas nous censurer non plus, car il est nécessaire de raconter notre passé avec fidélité. Voilà tout l'enjeu de notre travail.

On parle aussi de la résistance des Bobos, vers les Dagaras. Ils ont une autre structure sociétale, sans chef et sans hiérarchie. Chez nous, la société est organisée autour de chefs. Ce serait un modèle intéressant à étudier. Quand les colons sont arrivés, les Bobos ont compris qu'ils ne pourraient pas faire face aux armes à feu. Ils ont vu qu'ils n'auraient pas les moyens de contrer l'invasion. Ils ont hissé des rambardes autour du village, les femmes et les enfants ont fui, et les hommes ont décidé de combattre jusqu'à la mort. Ils ont été massacrés jusqu'au dernier. Ils se sont sacrifiés et sont mort avec fierté en luttant pour notre dignité. C'est notre héritage.

Qu'est ce qu'on en fait ?

Comment ne pas trahir leur mémoire ?

(Fin de l'enregistrement.)

Jacuzi est une édition périodique d'entretiens de la coopérative de recherche de l'ÉSACM

initiée par Leticia Chanliau, Philippe Eydiou, Carin Klonowski, Alex Pou.

Proposition et enregistrement de cet entretien

Philippe Eydiou et Camille Varenne.

Retranscription et graphisme

Phillipe Eydiou, Alex Pou, Camille Varenne.

Iconographie

Moussa Petit Sergent et l'ÉSACM.

Impression

ÉSACM, janvier 2020.

Blaise Compaoré

Il est militaire et homme d'état burkinabé, président de la république de 1987 à 2014. Arrivé au pouvoir le 15 octobre 1987, à la suite d'un coup d'état contre Thomas Sankara, il fonde le Congrès pour la démocratie et le progrès (CDP), ancien parti au pouvoir. Il a été impliqué dans le meurtre de Thomas Sankara, son prédécesseur, survenu lors du coup d'État de 1987. Élu président de la République en 1991, à la suite d'un scrutin contesté et boycotté par l'opposition, il est réélu en 1998, 2005 et 2010. Le 31 octobre 2014, après 27 ans au pouvoir, il doit démissionner à la suite d'un soulèvement populaire.

La crise politico-militaire de la Côte d'Ivoire commence le 19 septembre 2007

Des soldats rebelles dont certains seraient venus du Burkina Faso tentent de prendre le contrôle des villes d'Abidjan, Bouaké et Korhogo. Ils échouent dans leur tentative de prendre Abidjan mais parviennent à occuper les deux autres villes, respectivement dans le centre et le Nord du pays. La rébellion qui prendra plus tard le nom de "Forces Nouvelles" occupe progressivement la moitié nord du pays, le coupant ainsi en deux zones géographiques distinctes : le sud, tenu par les Forces Armées de Côte d'Ivoire (FANCI) et le nord, tenu par les Forces Armées des Forces Nouvelles (FAFN).

Peuls

Ils sont appelés aussi Foulani ou encore Fellata selon les pays. Ils sont un peuple traditionnellement pasteur établi dans toute l'Afrique de l'Ouest et au-delà la bande sahélo-saharienne, soit au total une quinzaine de pays différents. Ils sont environ 100 millions.

Bobos

C'est le nom d'un peuple d'Afrique de l'Ouest vivant principalement au nord-ouest du Burkina Faso, également de l'autre côté de la frontière au Mali. Le nom de la ville de Bobo-Dioulasso – baptisée ainsi en 1904 –, signifie « la maison des Bobo-Dioula ». Les Bwa, à la différence de la plupart des autres peuples du Burkina Faso et du Mali, n'ont pas d'autorité politique centralisée.

Samos

C'est le nom d'une population mandingue d'Afrique de l'Ouest, vivant principalement au nord-ouest du Burkina Faso et au sud-est du Mali. Ils occupent la région de la boucle du Mouhoun. Les Samos ont pour « parenté à plaisanteries », les mossis. Les samos disent être les cousins des Bissas.

Mossis

C'est le nom d'un peuple d'Afrique de l'Ouest établi au centre du Burkina Faso. Les Mossis sont l'ethnie majoritaire du Burkina Faso, constituant plus de 52 % de la population, soient 10,04 millions de personnes.

Bissas

C'est le nom d'une population d'Afrique de l'Ouest, vivant principalement au Burkina Faso et au Ghana, également en Côte d'Ivoire et à un moindre degré dans le nord du Togo. Une communauté significative vit dans les Pouilles, au sud-est de l'Italie.

Gourounsi

Ils forment un ensemble de populations d'Afrique de l'Ouest présentes au sud du Burkina Faso et au nord du Ghana. Ils sont répartis le long de la frontière nord du Ghana jusqu'aux localités de Koudougou et Réo. Ils sont constitués de plusieurs sous-groupes répartis dans le centre-sud du Burkina-Faso.

Serge Henry

Serge Henry est un comédien burkinabé. En 2010, il interprète le rôle de Bérou dans le long-métrage de Missa Hébié, *En attendant le vote*. Ce film est adapté du roman de Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

Le débat parlementaire sur la politique coloniale de 1885

Le 28 juillet 1885, Jules Ferry prend la parole à l'Assemblée pour soutenir la politique coloniale de la III^e République. Face à lui, Clemenceau riposte le 30 juillet par un discours tout aussi célèbre. Ces deux avis reflètent les débats sur la politique d'expansion coloniale.

